

A propos de "Jeux de mains..." de Marc Ferrante par François Dagognet

Pour nous l'artiste, c'est celui qui réussit à élire un matériau jusqu'ici délaissé ou simplement inconnu ; il pourra, avec lui en appeler à des opérations susceptibles de nous révéler la richesse d'une province de notre monde que nous ne soupçonnions pas. Ainsi le plasticien peut s'attacher à l'immensité de qui nous déroutent ou à l'inverse au minimal, telle une empreinte ou l'effacement de l'être. Il peut retenir une scène violente ou s'orienter vers le fantomal.

Le travail de Marc Ferrante, d'une particulière originalité, se rapproche de ce dernier cas, avec ses mains radiographiées. Elles ont perdu la chair qui les emprisonnait : elles se présentent, après avoir été grises ou noires sur fond clair, à travers la blancheur sur fond noir. Elles ont gagné leur liberté et même leur pureté, loin du veineux, du cailleux ou du ridé habituel. Que le squelette, qui semait hier l'effroi, serve de support féérique, ravit désormais celui qui observe ces images. Ce qui exprimait la mort se met à représenter et à jouer la vie.

Pas de motricité corporelle ; nous sommes ici en présence "d'un corps sans le corps" puisque celui-ci a perdu son volume, et la lourdeur de ses accidents. Nous accédons à une image en partie dématérialisée, puisée au plus profond, au-delà du phénoménal. Le dedans obscur se donne à voir en un dehors lumineux.

Cette main-image jouit d'un autre privilège : elle se caractérise assurément par sa légèreté et son agilité ; aucun autre organe n'est, comme celui-ci, composé d'articles séparés, allongés et toutefois liés entre eux ; les doigts sont même capables de déliaisons partielles, alors que les autres organes frappent par leur unicité indécomposable et leur pesanteur propre.

Va s'ensuivre une conséquence inévitable : des danses, des jeux, un théâtre non pas d'ombres, mais de lumière ; une série de transformations, tant la main (radiographiée) a pu se libérer d'elle-même. Les unités se séparent les unes des autres, s'unissent ou se prolongent et se démultiplient, à tel point que l'ensemble ne cesse de varier et de nous proposer des configurations aussi fabuleuses que fantasmagoriques. La main réelle (celle du scribe par exemple) servait uniformément, linéairement : ici, elle est devenue spectacle, elle suggère des animaux (le lièvre, la tortue...) avant de nous proposer des anamorphoses plus audacieuses.

Le médium de la radiologie, cette incroyable image de la profondeur, autorise, permet même, les excès : on peut saisir une figure qui ne durera que quelques secondes, le temps de la prise. Nous ne pourrions pas tenir plus longtemps une posture osée ou difficile. Le radiologue préfère l'immobile, le repos le stable ; la radiographie artistique, à l'opposé, parviendra à saisir l'instant féérique. Les deux systèmes se compénétrèrent grâce à la mouvance des doigts et aux rayons X, d'où le double allégé de la main.

Finalement, nous croyons savoir pourquoi Marc Ferrante nous fascine : il use d'abord d'un matériau que nul n'avait véritablement adopté, un matériau étrange mais qui ne nous est nullement étranger puisqu'il met en lumière notre psychomotricité. Ce matériau à la fois réel et irréel, frappe par sa minceur sa légèreté et l'opérabilité qu'il permet. Grâce à lui Marc Ferrante rivalise avec la Création, tant il recrée le monde qui nous entoure et notamment les animaux les plus proches ou les plus connus, les plus rapides aussi. L'irréelle blancheur des doigts nous poursuit de figures aériennes.

Nous sommes électrisés par cette fête car l'art nous a montré une fois de plus sa vitalité et sa mobilité. Les philosophes savaient déjà que la main permet bien plus que la préhension. Mais ils n'étaient jamais allés jusqu'à penser qu'elle dessinerait du merveilleux. Et c'est justement ce que Marc Ferrante a su tirer de ces ombres.